

BRUNO LATOUR, PRAGMATISME ET POLITIQUE

SYMPOSIUM DIRIGÉ PAR
ANTOINE HENNION

AVEC LES PARTICIPATIONS DE :
LOUIS QUÉRÉ
DOMINIQUE LINHARDT
CYRIL LEMIEUX
DIDIER DEBAISE
ISABELLE STENGERS
BRICE LAURENT
NOORTJE MARRES
DANIEL CEFAÏ

« Si le citoyen a disparu, ce à quoi il s'adressait s'est évanoui tout autant. Sans émission ni réception aucune boucle n'est possible, le cercle politique ne se met pas à tourner, c'est de pire en pire. On s'adresse à la cantonade. D'où la nécessité de nouveaux exercices pour décrire dans le plus grand détail ce qui concerne chacun directement presque intimement, ce caillou dans la chaussure que vous êtes seuls à même de ressentir. Et nouvelles résistances des participants : "Mais si nous parlons de politique, nous ne pouvons pas parler de nous, c'est trop individuel il faut parler du bien commun, de la chose publique." Ils veulent toujours "monter en généralité". Hélas, hélas, il y a bien trop longtemps que le "bien commun" n'a pas été recherché et que ces recherches aient coalescé dans une "chose publique" partagée par tous. C'est pourquoi il faut recommencer petit caillou par petit caillou, concernement par concernement, en partant de vous, ici, maintenant, lieu par lieu, sujet par sujet sans vous jeter aussitôt d'un bond prodigieux dans la "volonté générale" qui ne vous servira pas plus de filet pour vous rattraper qu'une toile d'araignée. Surtout, surtout, ne montez pas en généralité. Descendez en spécificité. »

Bruno Latour, *Cahiers d'un géopathe*,
août 2022, texte inédit, p. 14-15

AVERTISSEMENT

C'est en 1982 que j'ai rencontré pour la première fois Bruno Latour en personne, lorsqu'il est arrivé au CSI, le Centre de sociologie de l'innovation que Pierre Laffitte, alors le directeur inspiré d'une école d'ingénieur, l'École des Mines, avait eu la bonne idée de créer dès 1967, pensant que le monde ne se composait pas seulement d'équations, de machines et d'usines. Michel Callon venait de débaucher Latour du CNAM, où Jean-Jacques Salomon l'avait accueilli à son retour des

États-Unis, quelques années plus tôt. À 35 ans, Latour avait à son actif *Laboratory Life* (1979), écrit avec Steve Woolgar, tandis que son livre sur Pasteur, *Microbes : guerre et paix* (1984) allait bientôt sortir.

Au CSI, nous connaissions déjà l'auteur, bien sûr, avec qui Michel Callon avait posé les premières pierres de ce qui allait devenir l'ANT, la célèbre « théorie de l'acteur-réseau », pour utiliser le sigle dont les Anglais avaient affublé ce qu'eux-mêmes préféraient, à juste titre, appeler la « sociologie de la traduction ». Mais entre un nom sur un papier et la personne, il y a un abîme. J'avais trente ans et, en jeune loup prétentieux, j'avais demandé à Michel qui était au juste ce Latour dont on commençait déjà à nous rebattre les oreilles. Je me souviens de la réponse de Callon, comme si c'était hier : « Ouh là, attends, tu vas voir le calibre ! » On n'aurait su mieux dire¹. Depuis ce temps, mes relations avec Bruno n'ont pas cessé, tant amicales qu'intellectuelles : Latour n'a jamais fait la différence entre les relations de travail et les relations personnelles, pas plus au demeurant qu'entre son bureau et son appartement, où tout le monde se rencontrait.



Il est toujours assez délicat de parler d'un auteur dont on a été un ami très proche. La proximité n'est pas toujours une ressource ! Si l'on feint la neutralité, le soupçon que ce biais, même s'il est bien naturel, ne fausse le jugement sape l'argumentation. Si l'on met en avant cette proximité, un doute tout aussi fondé naît, sur la confusion des rôles : outre la tentation de se grandir à travers un ami célèbre, en quoi l'amitié donnerait-elle un quelconque privilège pour comprendre la pensée d'un auteur ? Pour autant, il est évident que ces liens personnels comptent pour beaucoup dans ma façon de lire Bruno, et plus encore de me souvenir de nos discussions – et de nos rires. Peut-être faut-il simplement le déclarer honnêtement, un peu comme son patrimoine devant le fisc !

Antoine Hennion

*
* *

PRÉSENTATION DU SYMPOSIUM

Pour prolonger l'*Enquête sur les modes d'existence*, Latour avait créé un site où chacun pouvait faire des propositions². La piste suivie, dans ce symposium spécial de *Pragmata* sur « Bruno Latour, pragmatisme et politique », a plutôt consisté à ce que, dans l'autre sens, chaque contributeur parte de ses propres interrogations et les confronte aux propositions de Latour.

Mon introduction à ce symposium s'appuie sur notre longue relation amicale pour proposer une « version » du trajet de Latour qui insiste sur la permanence quasi obsessionnelle de ses questionnements, plutôt que de le découper comme cela a souvent été fait en une suite d'étapes distinctes – le double voyage en Côte d'Ivoire et en Californie; la période *Sciences Techniques Sociétés*, qui s'est surtout déroulée au CSI; puis l'ouverture à la politique et à la diversité des modes, notamment à Sciences Po; et enfin le combat sur le climat.

C'est Louis Quéré qui ouvre ensuite le débat, en analysant le rôle central que Latour a toujours donné aux inscriptions. Il propose un diagnostic critique de la lecture herméneutique et sémiotique trop exclusive que, selon lui, Latour a faite de William James et de John Dewey, auteurs dont il montre qu'ils sont plutôt « naturalistes et génétiques-fonctionnels ».

Le LIER, un centre de l'EHESS mêlant sciences sociales et philosophie pour étudier les réflexivités, avait rendu un hommage à Latour le 1^{er} décembre 2022; parmi ces chercheurs, dont des sociologues qui revendiquent leur appartenance à la sociologie pragmatique, deux d'entre eux avec lesquels Latour avait souvent discuté,

Dominique Linhardt et Cyril Lemieux, ont bien voulu intégrer dans ce symposium l'intervention qu'ils avaient présentée à cette occasion, notamment pour défendre une version plus généreuse de leur discipline que celle qu'en donne Latour, discuter du rapport de celle-ci à la philosophie, et défendre le nécessaire ancrage à gauche d'une critique politique

Ce sont justement deux philosophes qui répondent ensuite à l'invitation faite par Latour à poursuivre l'Enquête, en mobilisant notamment l'un et l'autre les thèses décisives d'Alfred North Whitehead sur la bifurcation de la Nature. À partir des « modes d'existence » [REP] et [REF] (reproduction et référence), Didier Debaise rebondit sur les conséquences de la nécessité de repenser la terre et son habitabilité, et de renoncer à une pensée qui a « aminci les expériences » : pour cela, il retravaille le concept de matière, pour montrer que, loin d'être « matérialiste », il incarne le comble de l'abstraction occidentale. Ayant suivi Latour en train de restituer les « chemins d'instauration » de ce à quoi les modernes tiennent, mais l'ayant trouvé trop réticent à nommer le capitalisme par son nom, Isabelle Stengers, pour passer des « modernes » aux « contemporains » – c'est-à-dire à nous tous qui devons réhabiter la terre –, propose de substituer à celui de reproduction le concept d'engendrement, esquissé dans les derniers textes de Latour.

Brice Laurent et Noortje Marres complètent ce symposium en concluant sur la tension politique qui, toujours présente dans les écrits de Latour, s'affirme comme telle de façon de plus en plus explicite au fil des années. Le premier, après être revenu sur le double enjeu des théories politiques chez Latour, la guerre et la représentation, montre que le problème du climat, avec ses effets tant locaux que lointains et inaccessibles, oblige à mêler radicalement science et politique autour de « conflits constitutionnels »,

à la fois normatifs et ontologiques. La seconde, après avoir proposé une relecture critique originale du rapport ambigu de Latour à la politique et montré les limites du recours de Latour à Dewey pour penser la situation présente, conclut en formulant sur les choix politiques à faire au présent une version à la fois féministe et plus catastrophiste que la proposition mélioriste faite aux « terrestres » par Latour.

Enfin, un important « dossier » final conçu par Daniel Cefaï conclut ce symposium spécial sur Bruno Latour, toujours autour de son rapport à la politique. Il comprend d'abord une traduction faite par Cefaï du texte sur la *Dingpolitik*, où Latour présentait longuement son exposition « *Making Things Public* », coorganisée avec Peter Weibel au ZKM à Karlsruhe, puis un commentaire critique, lui aussi très substantiel, de ce texte. Cefaï y décortique en particulier minutieusement la façon dont Latour s'est approprié Dewey et Lippmann, en les jouant l'un contre l'autre sans trancher entre eux, de la même façon qu'il le fera entre Dewey et Schmitt.

INTRODUCTION

Antoine Hennion

UN CHERCHEUR EN MISSION

Je vais être plus précis sur ce que je voudrais faire, sinon réussir, pour introduire ce symposium : me tenir sur le fil du rasoir, juste entre cette relation amicale et les écrits de Latour, en ne puisant dans ce lien personnel que ce qui peut aider à mieux comprendre ce pour quoi il se battait. Ses thèses ont été et seront abondamment débattues ailleurs³ et, bien sûr, elles le sont dans ce dossier consacré à ses liens avec le pragmatisme – la critique est parfois même vigoureuse. Pour ma part, je viserai plutôt quelque chose comme la mission qu’il s’est donnée. Oui, je l’appellerais volontiers ainsi : si parler d’un projet d’ensemble de l’œuvre de Latour supposerait une cohérence a priori, ce qui est tout à fait hors de propos, les connotations religieuses ou militaires du mot « mission », qui ne lui déplairaient sans doute pas, expriment bien à la fois, d’un côté, une forte détermination à agir et le sentiment d’être appelé à cela – très jeune, Latour sait qu’il sera célèbre – ; et, de l’autre, le caractère au contraire tout à fait indéterminé de l’objet visé, ainsi que des moyens d’y parvenir. Le mot « mission » souligne le fait qu’il a très tôt écrit « pour... ». Pour, sans complément d’objet, pour quelque chose – même si l’objet de cette préposition reste indéfini, comme William James aimait le faire : pour saisir les choses autrement, pour changer les façons de penser et d’agir, et non pour bâtir une théorie générale ni pour expliquer un domaine d’activité précis, comme la science, la religion ou la politique, ce qui implique de prendre le recul que réclame le « ex » de « expliquer ».

Les exégètes de Latour relèvent plusieurs étapes dans son parcours. Passons sur la jeunesse chrétienne, la thèse sur Péguy et une fascination pour l’herméneutique théologique d’un Bultmann⁴. Ensuite, les étapes en question sont présentées comme étant nettement différenciées : il y a les deux séjours fondateurs en Côte d’Ivoire puis en

Californie ; puis la période des STS, les *Science & Technology Studies*, celle de la sociologie de la traduction avec Michel Callon et John Law – cette ANT, donc, vite devenue aussi célèbre que contestée, y compris par Latour lui-même⁵ ; puis l’exploration d’autres « régimes d’énonciation », la religion, le droit, la politique, couronnée, vingt ans plus tard, par l’*Enquête sur les modes d’existence* (2012) ; enfin, dans l’urgence de la situation, mais pour la reprendre d’autant plus posément, le combat pour le climat, ou plutôt pour redéfinir les façons de faire politique « face à Gaïa », en refusant aussi bien le fatalisme que le scientisme pour enquêter sur les situations, faire s’exprimer nos attachements⁶, et mieux cerner nos ennemis.

Les appartenances institutionnelles avaient elles aussi changé au fil de ce parcours : à l’explorateur solitaire a succédé le chercheur en STS, au CNAM puis au CSI, de 1982 à 2006, puis le directeur des recherches à Sciences Po jusqu’en 2017 ; enfin, la célébrité auprès d’un large public est venue saluer l’énergie débordante déployée dans les enquêtes, les écrits, les conférences et les interventions médiatiques sur le nouveau régime climatique, tandis que, bientôt, comme si les deux urgences se répondaient, ce combat collectif se doublait d’un dur combat personnel contre la maladie, dont Bruno savait l’issue fatale.

Ces étapes ne sont pas infondées. Elles ont bien un sens, elles permettent de distinguer à la fois des objets d’enquête, des collègues et des appuis disciplinaires, des institutions et des thèses spécifiques. Sur un ton binaire moins nuancé, Jean-Baptiste Fressoz a retracé ce parcours dans *Le Monde* (26 oct. 2022), mais en confrontant « le Bruno Latour historien et sociologue des sciences au Bruno Latour philosophe et prophète de l’écologie », devenu soudain « idéaliste » en 1999, lui qui était jusque-là « radicalement empirique et matérialiste ». Sans polémiquer ni prétendre détenir la vérité – chacun a le droit de prendre de Latour ce qu’il veut –, je soutiendrais une « version » de son trajet tout à fait inverse. Ce qui me frappe dans ce parcours, c’est au contraire que tout est déjà là dès le début. La formule n’a pas de sens, bien sûr, si on la prend au pied de la lettre. La pensée

n'est pas une larve qui contiendrait tous les composants de l'être à venir. En revanche, qu'une interrogation unique guide les chercheurs, qu'ils ne cessent de pousser plus avant, ce qui bien sûr ne cesse de la transformer elle-même, voilà qui ressemble à bien des parcours intellectuels. Tout en faisant écho au mot « mission » que je suggérais, et peut-être aussi à celui de « prophète », en effet, qu'après tout, au lieu de le réfuter, je reprendrais volontiers mais de façon positive, la formule exprime bien quelque chose comme la permanence d'une intention et d'une volonté, non seulement constantes mais quasi obsessionnelles, que chaque réalisation a fait rebondir vers une nouvelle cible.

« NOUS N'AVONS JAMAIS ÉTÉ MODERNES »

Dans ce livre de Latour, paru en 1991, le sous-titre, *Essai d'anthropologie symétrique*, est aussi important que son titre. Ce sous-titre annonce très directement celui de l'*Enquête sur les modes d'existence*, parue en 2012 : *Une anthropologie des Modernes*. Mais que fait d'autre, déjà, Latour, quarante ans plus tôt, en 1972 ? C'est un agrégé de philosophie de 25 ans, à peine sorti de sa thèse sur Péguy et la répétition, qui part successivement en Côte d'Ivoire, comme coopérant auprès de l'ORSTOM, puis en Californie, le temple mondial de la hightech. Il débarque d'abord à Abidjan, chargé de comprendre pourquoi les entreprises locales ne trouvent pas de cadres compétents parmi les ingénieurs et les techniciens ivoiriens, et pourquoi ceux-ci ne se plient pas à leurs exigences scientifiques, techniques et organisationnelles. L'ORSTOM veut connaître les raisons culturelles qui pourraient expliquer cette incompétence – le mot « culturel » n'est pas bien loin de celui de « raciste », à l'époque. Sans recourir à aucun argument de ce type, Latour montre la façon dont l'ORSTOM produit l'incompétence d'employés coupés de tous leurs liens, avant de qualifier de « manque » tout ce qu'ils ne peuvent faire dans une organisation sur laquelle ils n'ont aucune prise. Je ne résiste pas au plaisir de citer la conclusion du rapport final livré à ses commanditaires : « L'Occident n'est pas seulement *dans* le cadre de référence, il *est* le cadre et c'est lui qui fabrique le manque qu'il feint de remplir. » (Latour & Shabou, 1974 : 77).

En 1975, à peine revenu en France, Latour repart, mais cette fois c'est aux États-Unis, pour étudier le laboratoire d'endocrinologie du professeur Guillemin, au Salk Institute, afin de comprendre par quelles étranges manipulations et au moyen de quels dispositifs scientifiques choisissent de considérer certains résultats comme vrais, et en éliminent d'autres comme étant des artéfacts. Il traite déjà les deux cas de façon symétrique. Oui, la science et la technique font une différence décisive, mais il faut inverser la façon dont les modernes expliquent leur vérité ou leur efficacité. Je ne résiste pas non plus au plaisir de dire cela, non pas avec les mots de Callon ou de Latour, mais avec ceux par lesquels Stéphane Madelrieux a joliment résumé la thèse de William James : les idées ne sont pas vérifiables parce qu'elles sont vraies, mais vraies parce qu'elles sont vérifiables⁷. C'est en suivant pas à pas la science « en train de se faire », une formule déjà si jamesienne, que l'on comprend ses résultats, ce n'est pas en partant de ses résultats que l'on peut déduire l'existence d'une réalité naturelle qu'elle ne ferait que découvrir. Ôtez-lui ses appareils de mesure, ses techniques pour isoler un phénomène, coupez-lui ses chaînes de traduction – ces inscriptions qui lui permettent de transporter sans transformer, ce que Latour appellera dans « Le topofil de Boa Vista » (1993) les « mobiles immuables » –, privez-la de ses centres de calcul, et elle n'a plus prise sur rien.

La science n'est pas la raison, son objet est plus restrictif, c'est un prélèvement très restreint, sélectif, exigeant, une extraction qui déforme et transforme, mais ce travail de fourmi apporte un savoir dont le contenu est inaccessible sans ces opérations et leur maintien : c'est toute une affaire, faite de transports sans modifications de toutes petites parties sélectionnées de la réalité, pour en extraire des invariants, grâce au maintien implacable d'épreuves, de sélection, de dispositifs, de contrôle. Cela veut dire qu'on la comprend mieux en regardant la façon dont elle se fait qu'en discutant ses principes épistémologiques, et moins encore en opposant la raison des uns aux croyances des autres, ou la réalité naturelle à la construction sociale : « nous savons, eux croient ». Cela implique aussi que tout dans le cours des choses

et de la vie ne relève pas de ce travail, cela laisse au contraire ouverts des pans entiers de réalités, que nous avons appris à ne plus penser qu'en termes de subjectivité, d'intériorité, de choses de l'esprit (chez nous), ou de croyances mélangeant tout (chez les autres).

En disant sur un mode provocateur que, chez Latour, tout était là dès le début, plutôt qu'un projet explicite j'ai en tête ce bizarre sentiment que l'on a, en vieillissant, d'avoir toujours visé la même chose, mais de l'avoir simplement de mieux en mieux explicité. Or, dans le cas de Latour, si l'on suit en Côte d'Ivoire et en Californie cet étudiant mal fagoté, certes sur un mode anachronique, avec en tête ce qu'il a écrit ensuite, reste qu'en effet, il a choisi des situations présentant une dissymétrie bien réelle, maximale même, mais à analyser autrement. Refusant le Grand Partage, il respecte une symétrie méthodologique a priori entre nature et culture ; il est animé par un souci critique au vrai sens du terme – non pas une critique globale de la société opérée on ne sait d'où, mais une critique technique de la façon dont les modernes se représentent eux-mêmes et se représentent les autres êtres, ceux-là même que, « humains ou non-humains », ils ont à la fois exploités et traités en subordonnés et en marchandises. Pour faire cela, la philosophie doit se faire empirique : Latour passe par la science en train de se faire, en entreprise ou en laboratoire, en la considérant via les opérations pratiques qu'elle requiert... cela fait tout de même beaucoup d'ingrédients dans la marmite dès ses premiers pas ! Latour est entre ses 25 et ses 30 ans, il me paraît frappant de constater combien l'essentiel de son argumentation future est déjà mis en place, en Côte d'Ivoire et au Salk Institute, entre 1972 et 1977. Disons que l'on ne réalise que peu à peu et de mieux en mieux ce que l'on fait, aux deux sens magnifiques de ce verbe « réaliser » : c'est peut-être mieux dit ainsi.

SYMÉTRIE OUI, RELATIVISME NON...

Je trouve d'ailleurs assez plaisant le paradoxe qui s'est installé autour du mot « critique », à propos de l'ANT, et de Latour en particulier. Avec son talent pour attirer la critique, justement, il a constamment

été accusé à la fois d'être trop critique, envers la vérité scientifique, et de ne pas l'être assez, au sens d'une dénonciation de la domination. Soit de tout réduire au social, soit de l'oublier. Soit de nier la science, soit de ne faire que suivre les « acteurs eux-mêmes » et répéter ce qu'ils disent, sans point de vue critique. Or, quoi de plus « techniquement » critique que cette idée centrale de son œuvre : vous vous représentez mal à vos propres yeux ce que vous êtes, ô modernes !... et aussi ce que vous faites et ce que vous avez fait, notamment aux autres et à la planète. Il s'agit bien là d'une « critique » au vrai sens du terme, à la fois littéraire et philosophique, et d'une critique sociale et politique très radicale. L'idée des erreurs de catégories court dans tous les textes de Latour, et elle est déjà là dans le rapport d'Abidjan. C'est bien notre façon non pas de penser, mais de *nous penser* qu'il vise à rectifier. Prophète?... Pourquoi pas, décidément : celui qui parle en avant, pour ce qui va advenir, c'est aussi celui qui met en face de la catastrophe ou du salut, tous deux possibles.

Sur la base de ce traitement symétrique et du refus d'un grand partage entre faits sociaux et faits naturels, je dois avouer que, personnellement, je n'ai jamais compris non plus que l'on ait pu une seule seconde accuser Callon et Latour de relativisme. Comment confondre l'idée que la science nécessite le recueil puis le transport minutieux d'une longue série de médiateurs pour maintenir le lien entre des choses et leur transcription sous forme de signes, que le moindre accident défait, avec l'idée que tout se vaut et qu'elle n'est qu'une « construction sociale » (que ce soit au sens d'un arbitraire dont il faut démonter la prétention réaliste, la version privilégiée dans le monde francophone, ou d'une reconnaissance de la variété et de l'égale valeur des pratiques culturelles, mise en avant dans le monde anglo-saxon)? Il est vrai que l'équivoque est venue en partie de Latour lui-même : si, en 1986, il a ôté l'adjectif « social » du sous-titre initial du livre *Laboratory Life*⁸, il tenait en affection le mot « relations » – mais comment le lui reprocher d'un point de vue pragmatiste?! Et, outre son goût prononcé pour la provocation, il a aimé jongler avec ce mot, se disant le seul « vrai » relativiste, lui, alors que les relativistes auto-proclamés, qui se

réclamaient du « programme fort » de David Bloor (1976/1991), Barry Barnes ou Harry Collins, tenaient le social pour une cause déjà-là, ou encore en suggérant d'user plutôt du mot « relationnel ».

Pour autant, Latour n'en a pas moins répliqué avec vigueur à l'*Anti-Latour* de David Bloor (1999), réplique elle-même suivie d'une réplique de Bloor. Quel séisme ! Quand Bloor prônait le traitement symétrique de sociétés chacune dotée de ses façons culturelles de penser et de dire les choses, c'est du traitement symétrique des faits de société et des faits de nature qu'il était question chez Callon, Latour et John Law : on avait là deux espèces de « symétrie », la première interdisant radicalement la possibilité même d'analyser les sciences et les techniques⁹. Dans l'article d'AOC mentionné ci-dessus, Callon décrit sur un ton peu conciliant cette équivoque de départ, en évoquant la violente querelle que le sujet a fini par provoquer : « Il a fallu quatre ans pour nous sortir du piège que, en faisant la publicité de Bloor, nous nous étions tendu à nous-mêmes. » Mais si, dans le milieu spécialisé des STS, cet échange musclé a levé l'équivoque sur des ambiguïtés insistantes et finalement permis de liquider la querelle, en revanche auprès d'un public plus large ces effets ont perduré jusqu'à aujourd'hui : « Nous étions catalogués désormais comme des relativistes forcenés, dépourvus de sens moral »...

PHILOSOPHE OU SOCIOLOGUE, PHILOSOPHE ET SOCIOLOGUE ? PHILOSOPHE EMPIRIQUE !

Si j'évoque cette passe d'armes, c'est aussi qu'elle permet de souligner sous un autre angle la forte continuité du trajet de Latour – c'est-à-dire l'hypothèse que je défends ici. C'est que, tapie derrière cette accusation de relativisme, une autre question pointe le bout de son nez, et elle s'est posée assez explicitement : celle de son rapport aux sciences sociales, et plus précisément à la sociologie – une interrogation qui a sa place dans ce dossier, dans la mesure où elle interroge aussi, dans l'autre sens, la possibilité ou les conditions à remplir pour que des sociologues puissent à bon droit se revendiquer

pragmatistes¹⁰. Les contributions de Dominique Linhardt et de Cyril Lemieux, certes avec respect et finesse, mais signifiant clairement leur désaccord, défendent leur discipline, tout en sculptant de façon plus pertinente et différenciée que Latour ne le présentait les diverses façons de faire de la sociologie, en particulier dans un centre, le LIER, qui, il est vrai, fait délibérément travailler ensemble philosophes et sociologues, et qui, à côté de Durkheim et Weber, s'inspire plus de Mannheim que de Bourdieu. Grand ami de Bruno Karsenti, qui lui-même est un philosophe, Latour a plus souvent discuté avec lui de théologie, de Jan Assmann ou de la question juive que de sociologie¹¹. Là encore, donc, de son côté, pas la moindre interruption de parcours : non, Latour n'a jamais été sociologue. Il ne s'est pas mué en sociologue pendant ses travaux sur les sciences et les techniques, pour redevenir philosophe quand il s'est agi de faire proliférer les « régimes d'énonciation », ces ancêtres des modes d'existence¹². Cet emprunt a été purement instrumental, ou tactique : c'est en bon « philosophe empirique », pour reprendre l'appellation que ses collègues belges ont adoptée (ce qu'il a en effet été tout du long), qu'il a dû enfiler les habits du sociologue pour mener l'enquête de terrain, en travaillant aux côtés d'un vrai sociologue, Michel Callon, sur cet objet assurément décisif pour comprendre ce qui différencie les modernes des autres, la science et les techniques¹³.

Sur le fond, il est vrai qu'au-delà des discussions qu'il a longtemps eues avec Luc Boltanski, aussi amicales que vives et pleines d'une joyeuse insolence de part et d'autre, et qui se sont espacées lorsque, après vingt ans de tels échanges, Luc a suggéré à Bruno de passer enfin à des choses sérieuses, dans l'autre sens non plus Latour n'a guère pris au sérieux la sociologie, non pas à cause des résultats qu'elle obtient ou des terrains qu'elle explore, mais à cause de ses prémisses mêmes : une « science » du « social », une socio-logie, allons donc ! Double erreur, double horreur même, pour Latour : de ces deux revendications, par rapport à l'ouverture incertaine des questions philosophiques, l'une lui paraissait être prétentieuse, s'appropriant une définition trop lâche de la science sans payer le prix qu'une vraie science doit acquitter ; et

la seconde, c'est-à-dire faire du social une réalité autonome, être plus nocive encore – quant à leur couplage, il ne pouvait que le faire fuir. Rien ne pouvait être plus éloigné de ce que recherchait Latour, un suivi minutieux des associations qui permettent de faire des mondes.

On comprend qu'il ne se soit guère réclamé de cette discipline que du bout des lèvres, quand il était au CSI. Expériences, à tous les sens du mot, participation, échanges, pro-positions, interactions, analyses reprises et renvoyées, etc. : ce qui vaut, c'est ce qui compte en situation, pour les êtres impliqués, dans des relations dont on fait l'expérience, et non l'extraction prédéterminée d'éléments réducteurs répondant à des modèles ou des théories déjà là. Quant aux tenants de sociologies dissidentes que Latour a croisés, en particulier les ethnométhodologues, comme Steve Woolgar au début, Harold Garfinkel lui-même en Californie, et surtout Mike Lynch, mais aussi des interactionnistes comme Howard Becker, ils lui ont vite paru, malgré leur anti-durkheimisme, aussi enfermés que les autres dans le piège d'une pure réalité sociale. Qu'elle soit construite d'en-bas ou déterminée d'en-haut, forgée par les acteurs ou répondant à des lois invisibles, leur approche restait congénitalement incapable d'accueillir l'agentivité des objets eux-mêmes. Avait-il tort?... Il est vrai que dans l'autre sens, ce ne sont pas les textes de Latour réservant de façon assez peu diplomatique aux babouins l'interactionnisme symbolique qui ont pu convaincre les sociologues qu'il était des leurs (Latour, 2006).

COMMENT AVOIR UN USAGE PRAGMATISTE DU PRAGMATISME ?

Nous voici donc arrivés à l'objet de ce dossier, le rapport de Latour avec le pragmatisme. Or, même en considérant qu'il le reprend à travers une perspective « politique », celle d'une pensée partant des situations et orientée vers l'action, ce lien de Latour au pragmatisme n'a rien qui aille de soi. Il est à la fois très profond et peu explicite, peu revendiqué, par rapport à d'autres références. Comme on le verra dans le symposium, c'est autour de l'*Enquête sur les modes d'existence* que

ce point peut être discuté techniquement avec le plus de pertinence, avec des philosophes qui ont beaucoup travaillé avec Latour, eux-mêmes très complices entre eux, Isabelle Stengers et Didier Debaise. Tous deux soulignent non pas les emprunts de Latour au pragmatisme, mais son « attitude pragmatiste », en référence à James, tout en s'appuyant sur l'usage qu'il fait de Whitehead, autour de notions-clés : pour l'un, celle de matière, dont il montre qu'elle représente le comble de l'idéalisme des modernes ; pour l'autre, celle d'engendrement, que Latour esquissait en effet dans ses derniers livres : Stengers estime que *l'Enquête* s'est arrêtée en route et qu'il faut passer de ces modernes aux « contemporains », ceux qui, humains ou non-humains, habitent ensemble sur terre.

L'Enquête est l'aboutissement de vingt ans de recherche et d'enquête sur le terrain, avec les acteurs concernés, sur les sujets les plus variés : qu'est-ce qui fait la différence dans ce pli-là, qu'est-ce qui est pertinent, décisif, qu'est-ce qui compte ici et pour qui, dans telle situation, même si cette « préposition » en appelle aussi d'autres¹⁴ ? Ce livre est sans conteste *l'opus magnum* de Latour, même si celui-ci le présente comme un manuel *in process of making*, destiné à ceux qui prendront la relève et poursuivront les enquêtes proposées – pour ce faire, l'ouvrage papier avait été doublé d'un site web¹⁵. Ce long travail doit d'ailleurs beaucoup à Stengers, celle qui, après Callon et doté d'un caractère tout à fait différent, a pris le relais comme son interlocutrice privilégiée, pour assurer avec lui la permanence d'un dialogue énergique, souvent même houleux : mais Latour n'aime rien tant qu'écouter des commentaires très critiques¹⁶. En l'occurrence, cette vigueur dans les échanges, l'existence de divergences marquées, ou encore de véritables corrections, comme on dit pour les devoirs à l'école, dans les deux sens, n'ont jamais fait d'ombre à une amitié profonde entre Isabelle et Bruno.

Pour leur part, les philosophes pragmatistes au sens académique du mot, ceux qui discutent les textes, sont le plus souvent assez réservés sur Latour qui, lui, vise surtout à appliquer le pragmatisme en actes.

Il est vrai qu'entre ceux qui croient que Latour est un fondamentaliste américain, les scientifiques qui croient qu'il ne croit pas en la science, les pragmatistes qui croient qu'il ne croit qu'aux textes, et les sociologues qu'il ne croit pas en la société – là, ils ont raison! –, il serait intéressant de comprendre pourquoi il a eu tant de mal à faire passer son message principal, sur la critique des modernes, avant le climat qui, pour le coup, l'a mis au cœur du débat public: même si c'est toujours au prix de beaucoup d'équivoques, cette fois il est écouté... Le rapport de Latour au pragmatisme est pourtant bien l'objet de ce dossier, avec raison, et il va y être traité sous de multiples aspects. Je ne l'introduirai ici que sous deux angles, l'un historique et déjà bien connu, l'autre plus intime, à propos du mode d'écriture et de l'usage même que fait Latour des auteurs passés.

Il est tout à fait avéré que le lien de Latour au pragmatisme s'est fait en marche arrière. Une fois convaincu que c'est en étudiant la science qu'il ira au cœur de l'invention qui a donné aux modernes leur puissance, et après la longue période où, au CSI, il a analysé comment elle se faisait, il a repris son projet au milieu des années 1980 en l'étendant aux autres modes d'existence. Isabelle Stengers, elle-même philosophe des sciences, était la mieux placée pour l'aider à bien négocier ce virage, et l'initier – je crois qu'avec ses connotations un peu mystérieuses, comme si l'on entrait dans un club assez fermé, le mot est juste – à Alfred North Whitehead et à Étienne Souriau, qui sont venus compléter Gabriel Tarde dans la série des auteurs fétiches de Latour. La monadologie et les intérêts passionnés, la bifurcation de la Nature, la pluralité des modes d'existence – et les références cruciales de chacun à William James, puisque, selon Whitehead, c'est ce dernier qui clôt la bifurcation –, la piste était ouverte. Pour Latour, elle permettait aussi de renouer avec les auteurs de sa jeunesse¹⁷, tels que Gilles Deleuze, le Michel Serres de la *Naissance de la physique* (1977) et des *Hermès*, et surtout Gilbert Simondon (1958), celui qui nous avait le premier fait faire connaissance avec l'idée si féconde des modes d'existence.

D’où l’impression d’une avancée faite en marche arrière, en ce qui concerne le pragmatisme. Je ne suis pas compétent pour juger si cette introduction aux pragmatistes via le « clan des Belges » induit une lecture biaisée de ce courant, lui-même si disparate, mais pour le choc James, c’est le 128 pages de David Lapoujade de 1997, *William James. Empirisme et pragmatisme*, qui l’a provoqué, comme lorsque l’on a l’impression que l’on lit sous une autre plume ce que l’on essaie de formuler depuis longtemps. Isabelle Stengers m’a rappelé qu’il avait alors écrit à la cantonade : « Arrêtez tout et lisez James¹⁸ ! » Et nous l’avons fait, dans mon cas, avec délectation... Et si, lisant des idées que lui-même développait depuis vingt ans, en outre écrites avec le punch de William James, Latour avait accueilli cet auteur avec enthousiasme, ce n’était pas non plus un rival : James n’était pas entré dans les laboratoires ! Dans le cas de Dewey, je me souviens aussi que, par exemple, à côté des classiques, Latour avait lu avec une certaine surprise *La Quête de certitude* (1929/2014), ce livre plus tardif dans lequel il reconnaissait un certain nombre de points décisifs sur des thèmes très proches de ses propres interrogations, mais je n’en ai pas retrouvé de citations explicites dans ses écrits.

Il ne s’agit pas là d’une inquisition sur sa connaissance exacte des pragmatistes historiques. Je reviendrai sur ce que l’on pourrait appeler son mode d’écriture, qui n’a jamais visé à faire l’exégèse des auteurs du passé, mais à les « mettre au travail », comme dirait Stengers, pour écrire lui-même au présent – un usage moins cavalier que conforme au pragmatisme : les livres sont là pour faire penser et faire agir, non pour fixer peu à peu, *ex post*, la pensée d’auteurs anciens, et encore moins pour avoir raison par rapport à l’autre, voire de l’autre¹⁹... Mais il est instructif de constater que ce n’est pas de la même façon que Latour a mobilisé les pères fondateurs du pragmatisme. Si l’on met à part Charles Sanders Peirce, à qui il fait peu référence, il y a un petit côté « Le Bon, la Brute et le Truand » dans son usage respectif de James, de Dewey et de Walter Lippmann – dans cet ordre ! Il a écrit une introduction très latourienne et pleine de malice à la traduction du *Public fantôme*, dont le ton iconoclaste sur le fonctionnement idéalisé de la

démocratie, comme si chaque électeur était un expert, ne pouvait que le réjouir, comme antidote à ce que l'on peut appeler le démocratism de Dewey²⁰. Rappelons que, pour Lippmann aussi, il s'agit de sauver la démocratie, non de la condamner : les textes de Dewey vont dans ce sens, comme une réponse qui prend au sérieux Lippmann, mais s'emploie à combler la pauvreté de sa conception des publics comme de simples électeurs.

Quant à Dewey lui-même, il a une place tout à fait centrale dans les présentations de Latour, qui l'a beaucoup utilisé dans ses cours, en séminaire doctoral ou encore à Sciences Po pour SPEAP, son « école des arts politiques », dès qu'il s'agissait de discuter des problèmes publics. Mais dans ses propres écrits, le Dewey du *Public et ses problèmes* est mobilisé sur un mode un peu automatique dès que ces mots surgissent, sous la forme de la citation sèche : (Dewey, 1927). Il retient l'argument d'ensemble, les publics et les problèmes se fabriquent les uns les autres, sans véritablement le discuter lui-même. Cela ne signifie nullement que Dewey ne l'ait pas inspiré, bien au contraire : c'est plutôt que pour toute la partie de son œuvre liée à la production des problèmes publics, il a tellement absorbé ce Dewey-là qu'il ne fait plus trop la différence entre l'original et ses propres thèses. Je trouve la citation suivante assez parlante, qui, sans la fausser non plus, « latourise » sensiblement la formulation au fur et à mesure qu'elle se déploie, jusqu'à faire en bout de compte du mot public l'idée même d'une hésitation sur ce dont il s'agit... ce n'est pas faux dans l'esprit, mais, dans le style, cela sonne peut-être plus comme du Latour que du Dewey :

« Public » est pris ici au sens donné par Dewey (1927). Il ne s'agit pas de ce qui s'oppose au privé, mais de ce qui résulte des conséquences inattendues et invisibles des actions. Le public n'est donc pas la volonté générale, ni l'État, ni le « bien public », mais seulement ce qui nous échappe, que nous poursuivons à l'aveugle, et pour le suivi de quoi nous mandaton des spécialistes aussi aveugles que nous.²¹

Dès qu'il s'agit de James, le ton de Latour change radicalement. Lui est encore moins souvent cité, et il n'est guère discuté non plus – décidément l'exercice ne plaît guère à Bruno Latour. Mais ces quelques références sont toutes décisives, marquant une forte adhésion et une grande admiration, et surtout une compréhension très fine du propos²². Ainsi, quand il réplique à « Anti-Latour » de Bloor, en 1999 :

William James, il y a un siècle, se moquait de tous les épistémologues qui, après avoir creusé un abîme entre les mots et le monde, n'imaginaient pas d'autre moyen de les mettre en relation qu'un « saut de la mort » au-dessus du vide béant. Il qualifiait sa propre position de théorie « déambulatoire » de la vérité, car elle ne sautait aucun intermédiaire, aucune transition... (James, 1907/1975 : 245). (Latour, 1999c : 121)

C'est le cas même lorsque Latour traite des sciences : « ... ce que l'on peut appeler une perspective STS, ou jamesienne, ou whiteheadienne : il n'y a pas de qualité primaire, aucun scientifique ne peut être réductionniste, les disciplines ne peuvent qu'ajouter au monde et presque jamais soustraire des phénomènes » (Latour, 2002 : 137) ; ou encore, à propos du corps, c'est une phrase de James lui-même qu'il cite en exergue pour un numéro de *Body and Society*²³ : « Notre corps lui-même est le manifeste palpable de l'ambiguïté²⁴. »

HISTOIRES D'ÉCRITURE...

Écrire, écrire, encore et toujours, la graphomanie est l'outil de pensée de Latour depuis le début – son dispositif de pensée, depuis des notes de quelques lignes brouillonnes que seul lui pouvait relire, à des pages plus structurées : dès son adolescence, Latour a décidé de tenir des carnets de notes journaliers, mêlant réflexions, notes de lectures, remarques sur ses échanges, ses amis, rencontres, chroniques d'événements – et arguments divers, tels qu'ils viennent. Il s'y est tenu toute sa vie, jusqu'à ses derniers textes, mal tapés sur un portable. La technique tient toute dans sa régularité, Bruno lui-même

disait qu'il ne les relisait jamais ou presque, là n'est pas l'intérêt de la procédure, elle est dans le fait même d'avoir écrit une idée, qui reste ensuite gravée dans le cerveau et peut revenir sous une forme suffisamment précise pour être reprise. Les idées ne viennent pas quand on les réclame – ce qui a plutôt l'effet inverse ; dans l'autre sens, on ne peut pas faire grand-chose plus tard d'une courte remarque isolée, qui semble perdre son originalité ou sa pertinence au fur et à mesure qu'on la rédige sérieusement. Mais tout change si l'exercice de la prise de notes a été continu. Sans doute ces notes forment-elles peu à peu dans la mémoire des couches de réflexions « *connected loosely* », comme dirait James : alors, qu'il s'agisse d'une intervention rapide, d'un article sérieux ou de l'élaboration d'un livre, les arguments n'ont pas à être faits sur place, *from scratch*, ils viennent plus ou moins explicitement des réflexions déjà là. Loin d'être le défaut d'un auteur à la plume facile, la capacité à écrire vite, étonnante chez Latour, est le fruit d'une telle discipline de l'écriture continue de notes. Non qu'on les reprenne telles quelles ni qu'on les relise, simplement parce qu'elles ont déjà été écrites et réécrites sous des angles divers, et plusieurs fois. Qu'il s'agisse d'un livre documenté ou d'un écrit rapide et provocateur, au moment de l'écrire, l'argument vient tout seul. Rien n'est plus juste : on n'écrit pas ce que l'on pense, on pense ce que l'on écrit !

Latour n'a jamais rechigné à aller vite, aussi au sens d'une écriture chevelue, ouverte, propositionnelle. Je n'ai pas compris tout de suite que le point n'était pas seulement une question de style personnel. Même s'il peut y avoir là une rationalisation *ex post*, c'était aussi un choix explicitement politique, une vision sur la pensée collective. J'avais été surpris de la virulence avec laquelle il m'avait dit un jour que le temps des livres Gallimard de 380 pages écrits en 12 ans, c'était fini : désormais, il fallait écrire vite et dans l'actualité. Les enjeux politiques et sociaux changent plus vite que la musique, et le risque est grand de venir après la bataille ou, surtout, que le problème traité ait déjà glissé suffisamment pour que son analyse se périmé en partie. Mais plus au fond encore, et Bruno me l'a aussi dit explicitement, il en avait assez de cette croyance illusoire en un texte clos, écrit comme

si on avait le dernier mot alors même que l'on sait que l'on sera aussitôt discuté : si c'est le cas, autant l'assumer dès l'écriture ! Les retours des collègues, des rivaux, des lecteurs, et des choses mêmes dont on traite, tout cela fait partie de la pensée en cours, jamais finie. Mieux vaut une proposition originale à discuter et affiner que la prétention d'avoir créé un édifice immortel. Idées, contre-propositions, réactions, la pensée compte pour ce qu'elle fait faire, au lecteur d'abord, puis en retour à l'auteur. Et c'est là le dire encore trop sous la forme d'échanges entre auteurs et lecteurs : ce dont il s'agit, c'est plus fondamentalement l'idée que la pensée elle-même n'est pas une collection de thèses personnelles, mais une activité collective – un débat public à alimenter, en somme... et c'est aussi accepter d'être responsable des réactions que l'on provoque, et de les prendre en charge. Vous avez dit pragmatisme ? Vous avez dit politique ?

Latour n'est né que cinq ans avant moi, mais les années comptaient, autour de 1968. Les *big names* ne manquaient pas, dont il s'est repu comme toute notre génération. Et puis il a fait un rejet. Non des idées, mais de ce ton obligé, de cette parole si policée qu'elle n'offre plus de prises à la réplique tâtonnante, tout en n'étant plus accessible qu'à un milieu intellectuel très homogène. À ce souci répondait son pendant politique : certes, le temps était passé de Sartre revendiquant le double jeu de l'écriture savante et de l'intervention publique, d'un côté les textes sérieux, comme le *Flaubert*, pour les initiés, de l'autre le combat social et la harangue au peuple sur le tonneau de Billancourt. Mais les intellectuels français, y compris les vrais chercheurs en sciences sociales, restaient très marqués par la nécessité de la « rupture épistémologique », ou plus simplement celle de maintenir le grand écart entre leurs textes savants, adressés aux collègues, et des textes publics, bien nommés de vulgarisation. Le sérieux de la science d'un côté, le poing levé de l'autre...

ET ÉCRITURE DE L'HISTOIRE...

Contre ce dualisme, c'est par son écriture même que Latour voulait être politique, en travaillant pour qu'elle fasse changer les façons de voir, et non en se prenant pour un politique ou en mettant son nom au service d'une cause. Une anecdote peut faire mieux comprendre la vigueur, voire la sainte colère avec laquelle il refusait ce clivage entre l'écrit et le politique. Plus un écrit est politique, plus il sera sérieux, et il en va de même pour l'engagement : plus il passera par l'écrit, plus il sera sérieux. Latour avait côtoyé Michel de Certeau à San Diego, alors que ce dernier, déjà auteur d'une longue série de livres importants et très reconnus, n'avait pas encore trouvé de poste en France, ni à l'Université ni à l'EHESS – tout comme Latour lui-même par la suite. Le CSI avait pris l'heureuse initiative d'inviter Certeau en 1984 sur un poste d'accueil. Pour ma part, ayant d'abord lu ses textes sur la culture populaire, comme tout le monde à l'époque, c'est plus tard que j'avais été ébloui par la finesse et l'intelligence de ses ouvrages savants, qui m'avaient paru infiniment plus profonds, et sur lesquels je m'étais d'ailleurs appuyé lors d'une présentation de mes travaux au CSI, où Certeau était présent, sur les diverses façons de « refaire » la musique baroque, trois siècles après qu'elle ait été écrite. La justesse et la subtilité de l'argument développé dans *L'Écriture de l'histoire* (1975), en particulier, et l'extraordinaire idée de Certeau d'une « inversion du pensable » m'avaient profondément marqué, tant en général que pour repenser mon sujet (Hennion, 1993/2007, 2018)²⁵. Certes, l'historien nous présente le passé, mais sous la plume de Certeau, le verbe « présenter », d'un coup chargé de tout son sens, périmait le duel entre positivistes croyant dire le passé et auteurs critiques montrant qu'il est une reconstruction sociale. On n'écrit toujours que sur une absence. Le passé n'est pas déjà-là, tel un cadavre que l'on exhumerait. C'est l'écriture même qui mue l'absence en présence, et permet à l'historien de faire advenir ce passé au présent. Geste qui n'est ni arbitraire ni définitif : il doit au contraire être indéfiniment repris. Pourquoi donc écrit-on encore et toujours sur le Moyen-Âge ou sur la Guerre de 14, si ce n'est que plus on écrit sur le passé, plus d'autres s'en emparent

pour l'écrire à nouveau – peut-être même est-ce nécessaire pour faire advenir l'avenir? Où aurais-je pu trouver inspiration plus juste pour parler d'une musique qui doit toujours être rejouée pour exister!

Nous n'avions pas lu Souriau à l'époque, qui a tant séduit Latour quand Isabelle Stengers nous a fait redécouvrir sa conception si forte de l'instauration – un mot qui au demeurant exprimerait très bien la compréhension magnifique de l'histoire par Certeau. Mais j'aurais pensé qu'entre sa passion pour l'art de la répétition de Péguy²⁶ et le catholicisme lui aussi très libre de Certeau, tout jouait pour que Bruno partage mon enthousiasme. Or, il est resté de marbre. Pas du tout sur le mode critique, comme en cas de désaccord sur les idées, non, pis que cela : indifférent. Je pense qu'il avait tort, en ce qui concerne Certeau, mais aussi que cette froideur était liée au rejet que j'ai évoqué. À la différence d'un Deleuze par exemple, pour qui Latour a toujours gardé un grand respect, ou encore de Souriau, et sûrement d'autres, Certeau avait bien commis le crime collectif des grands intellectuels des années 1960, impardonnable à ses yeux : d'un côté les grands livres pour les pairs, de l'autre une écriture sinon démagogique, du moins plus « facile », moins rigoureuse, plus binaire, quand il s'agissait d'ouvrages destinés au grand public²⁷. Si elle rendait sans doute Latour trop sévère avec Certeau, cette conception de ce que doit faire un intellectuel pour être vraiment politique, que Latour n'a cessé de défendre et de mettre en œuvre, me paraît très juste, mais surtout à la fois plus modeste et plus efficace que le double jeu de la génération précédente, lui-même une conséquence du dualisme entre le savoir et l'action, la science et la politique²⁸. C'est par ses écrits et ses enquêtes, et seulement par eux, qu'un auteur peut contribuer à la politique, non en utilisant sa célébrité pour soutenir des causes publiques – et au passage, renforcer son image.

UNE ENQUÊTE À TOUJOURS REPRENDRE...

À vrai dire, à lire le mode d'écriture de *l'Enquête sur les modes d'existence*, c'est bien l'impression qu'elle donne elle-même : celle

d'être moins un système général, malgré sa grille méthodique, qu'une machine à faire penser, à développer, à corriger, à réinventer, à critiquer (à condition de disposer d'éléments d'enquête les concernant). Ces modes, qui ouvrent des pistes variées, sont eux-mêmes très inégaux entre eux.

Variés en « sécurité », d'abord : la plupart des modes, présentés dans l'*Enquête* sous forme de sigles entre crochets pour décaler leur définition de l'usage courant des mots correspondants, sont déjà bien définis pour installer le modèle, comme RES(eau), PRE(position) et même DC, « double-clic », ou développer l'ontologie pluraliste sourialienne qui est à la base du projet : REP(roduction) et REF(érence) ; d'autres reformulent des domaines connus, comme REL(igion), TEC(hnique), POL(itique), DRO(it), ou FIC(tion) ; pour d'autres, enfin, leur état est plus expérimental, à l'essai (*tentative*), comme HAB(itude), ou juste esquissé et fragile, et peut-être d'autant plus suggestif, en particulier ce mode devenu lointain aux modernes, MET(amorphose)²⁹.

Variés en robustesse, aussi : je pense cette fois, au contraire, aux trois modes du groupe final, ORG(anisation), ATT(achement) et MOR(alité), tout à fait modernes, eux, et dont la portée critique et politique est importante puisqu'ils concernent l'économie, mais qui semblent cette fois presque trop timides – ou peut-être pudiques : je ferais volontiers l'hypothèse qu'il s'agit d'une prudence, ou même simplement d'un retrait plus ou moins conscient du devant de la scène pour laisser la voix à d'autres, notamment par rapport aux travaux du CSI, comme ceux de Michel Callon (2017/2021) sur la fabrication des marchés (« *economy makes economics* », ce sont les marchés qui font l'économie, et non l'économie qui les explique), ou même sur les attachements, traités ici sous l'angle du travail de capture du consommateur, comme s'il n'y avait que cette façon d'envisager ce qui nous tient et ce à quoi nous tenons... les attachements ne sont pas (que) des besoins d'acheteurs à satisfaire ou à créer³⁰. L'explication est peut-être plus simple, personnelle : mettre sur la sellette la science, la technique, l'art, la religion ou la politique l'ont autrement motivé

que le fonctionnement et l'organisation des marchés, à la différence de son ami et collègue Callon.

UN TRAJET TENDU PAR LA QUESTION POLITIQUE, DU PREMIER À L'ULTIME ÉCRIT...

« Politiques de la nature a paru en 1999, et la politique joue un rôle essentiel dans l'Enquête sur les modes d'existence. Et si vous tapez "politique" sur ma page web, c'est le mot le plus courant après "science". Vos amis découvrent-ils seulement que je m'intéresse à la politique ? Depuis trente ans, je m'inquiète du risque de sa disparition en tant que pratique fondamentale et mode d'expression unique. »³¹

« Troubles dans l'engendrement »
entretien entre Bruno Latour et Carolina Miranda à
Chatelperron, reconstitué par Stephen Muecke
Revue du crieur, n° 14, La Découverte/Mediapart, 2019

À propos du trajet de Latour, j'ai donc défendu une « version » qui semble être aussi la sienne, faisant le pari d'une grande permanence, au moins dans sa visée et dans les moyens de la réaliser. Je refais la liste de ses composants : la définition des modernes, la critique de leur façon de se représenter, le refus de la bifurcation de la Nature, le projet de reconstituer ce « nous » politique qui n'est jamais donné mais qui naît d'une action commune, sans fatalisme ni optimisme techniciste, sans panique impuissante ni fascination pour la fin du monde, la contribution d'un philosophe qui se bat pour reformuler et reformer ce « nous » toujours à refaire qui est au cœur du cercle politique de la représentation et de la mobilisation... : j'ai essayé de montrer que, sans que ce soit encore dit en ces termes – mais c'est presque le cas ! –, c'est déjà l'ambition du jeune agrégé de philo parti comme coopérant en Côte d'Ivoire, et aussitôt reparti en Californie voir ce qui se passait au jour le jour dans un laboratoire scientifique qui soit à la pointe de la recherche. Et cela renvoie tout aussi justement aux derniers mots que Latour nous ait livrés.

S'il faut sans doute faire la part d'une reconstruction *ex post* de son parcours, lui-même présente les choses sur le même mode, dans un long commentaire sur l'*Enquête* :

Si les lecteurs ont l'impression que le livre sur les modes d'existence vient à la suite de travaux de sociologie des sciences et des techniques, comme si, après des travaux empiriques, j'avais fait un retour, à un âge plus avancé, vers la philosophie, ce n'est là qu'une illusion d'optique. Le livre écrit entre-temps, *Science in Action*, paraît en 1987, au moment même où se dessine l'enquête sur les différents régimes de véridiction commencée pour de bon en 1986. En suivant la circulation responsable de la production des faits et de la construction des machines, *Science in Action* peut être lu comme une application de la théorie des réseaux, ce qu'il est sans doute, mais aussi comme le suivi de trois régimes de vérité – la référence savante, les machinations techniques, toute deux opposées à ce Malin Génie de l'information Double Clic. En fait, il s'est passé deux événements distincts : ma rencontre avec Isabelle Stengers d'une part et le succès imprévu de la théorie dite de l'acteur-réseau (en anglais ANT). Ce succès et les disputes dans lesquelles nous avons été entraînés ont retardé la publication de l'autre projet que je ne cessais pas de poursuivre pour autant. (Latour, 2012b : 562)

Nous voici revenus à l'idée de mission, ou de réponse à une exigence face au monde. « Que faire ? » De son combat contre le Grand Partage à notre combat face au nouveau régime climatique, Latour a toujours pensé vers un avenir à faire advenir, et non en se retournant sur les écrits passés. Même si la déclaration de sa maladie fatale a dû accélérer la mise en action prioritaire de la question du climat sur son agenda, il n'y a dans cette mobilisation énergétique aucune rupture avec le déploiement de son œuvre théorique. Bien au contraire, c'est plutôt la manifestation concrète de sa thèse générale, la pro-phétie, la pré-diction qui commence à se réaliser. « Chers modernes à la langue fourchue, ressaisissez-vous, à tous les sens du terme ! » : le

nouveau régime climatique fait du message à la fois une obligation et un moyen pour nous de refaire monde avec les autres, et au passage de redéfinir ce « nous ».

Or, ce pari un peu insensé ou mégalomane sur sa capacité à faire penser autrement a été en grande partie gagné, durant les quelques années qu'il savait lui rester à vivre. Ses livres et ses interventions sur la question climatique en ont fait un auteur connu dans les médias à un degré que sa célébrité dans le monde de la recherche, même et surtout si elle a toujours été très contestée, ne lui avait jamais fait atteindre. Réciproquement surtout, il a sans doute su infléchir autant qu'il l'a pu les vues de l'opinion publique – dans la modeste mesure où il est possible à un penseur de le faire – tout en lançant une série d'enquêtes collectives sur divers territoires, sur le modèle des cahiers de doléance, qui ont marqué tous les participants. C'était sans doute plus important que de prolonger l'*Enquête*, l'outil qu'il a offert à ceux qui voudraient s'en emparer, ou de rationaliser lui-même ce qu'il ne voulait pas devenir un système, mais un moyen d'ouvrir de nouvelles enquêtes : elle est là pour être reprise, relancée, si cela aide à clarifier l'action. Elle doit être défaite, refaite, non appliquée.

C'est la raison qui explique le titre de ce dossier : « Bruno Latour, pragmatisme *et politique* ». Je pense que le mot politique est le mot le plus fort et le plus pertinent à employer pour qualifier ce trajet que j'ai fait le pari de présenter comme ayant une forte unité, alors même que l'on a souvent accusé Latour à la fois d'être trop politique (tout est rapport de forces) ou pas du tout (il ignore le capitalisme). Politique, parce que bien au-delà du mode [POL] de l'*Enquête sur les modes d'existence*, qui décrit le cercle de l'impossible représentation et de l'impossible obéissance, à toujours reprendre, le mot exprime bien, à condition de le préciser quelque peu, ce qui a animé Latour, au-delà d'une inquiétude et d'un sentiment d'impuissance réels eux aussi, contre lesquels il a lutté. « Qu'avons-nous fait ? », « nous » les modernes : si le regret est impossible et vain, ce n'est pas le cas de la nécessité de réaliser rétrospectivement ce qu'ont été nos actions et

leurs conséquences. La question qui a guidé Latour dès ses débuts est ainsi doublement politique. Celle de ce « nous » fragile, donc, toujours à reprendre, et de notre rapport aux « autres » ; et celle du « que faire ? », le changement de régime climatique impose au présent le vieux slogan léniniste, avec plus d'acuité que jamais. Question qui est moins elle-même politique qu'elle n'exige de redéfinir le politique.

L'urgence climatique est ce problème emblématique qui réunit la terre et les hommes sans solution de continuité entre les plus petits êtres et les plus gigantesques espaces ; il appelle des changements radicaux et une nouvelle politique ; il demande des enquêtes situées, et d'oublier l'opposition local/global ; enfin, aussi loin de la fuite en avant vers des solutions techniques que du repli complaisant ou dépressif face à l'Apocalypse, il nous force à nous demander « où atterrir ? » (Latour, 2017). Relancer l'enquête sur les situations, redonner un rôle majeur à une « classe » mobilisée, se battre en retrouvant une fierté de porter non seulement les intérêts d'un groupe mais en incarnant une direction générale³², on comprend que Latour ne se soit guère trouvé parmi les siens chez les écologistes, avec qui il a bien sûr beaucoup discuté, mais dont il critiquait le mélange de candeur politique et de dogmatisme scientiste. Loin que le changement de régime climatique ait été une urgence circonstancielle qui ait écarté Latour de son projet d'ontologie pluraliste des modes d'existence, il l'a actualisé, l'a fait le réaliser, là encore au double sens formidable de ce mot, le comprendre (et le faire comprendre), et commencer à le mettre en œuvre...

Mais il y a derrière cela un dernier point, moins mis en avant par Latour lui-même : il est aussi nécessaire de comprendre qu'il ne s'agit plus d'une joute verbale, d'un débat à l'Assemblée ou à la télévision, la récréation est terminée. Nous avons basculé, « la révolution a déjà eu lieu », dit Latour, cité ci-dessous. De même, Isabelle Stengers parle désormais plutôt de « finir le moins mal possible »³³. Cela veut aussi dire qu'il ne s'agit plus de secouer des inconscients, mais de combattre des ennemis.

PENSER L'ENNEMI ?

« Ma vision politique de la nature dans les années 1990 était une version sociale-démocrate : maintenant, nous sommes entrés dans un conflit de mondes. Je reconnais que la notion de diplomatie est tendue car, depuis les quatre ans passés avec Donald Trump et Greta Thunberg³⁴, ce n'est plus une dispute que l'on peut résoudre par la diplomatie, mais un conflit planétaire. La vision peut-être un peu naïve du Parlement des choses, avec la représentation des non-humains, était une approche probablement beaucoup trop optimiste de la situation. Reste qu'il faut bien trouver un moyen, et quelle que soit la vision – démocrate ou tragique – que nous essayons d'inventer, il faut simultanément accepter l'état de guerre et en même temps trouver des solutions qui évitent l'extermination. Je pensais le problème soluble, et il l'était encore dans les années 1990. Nous pensions alors pouvoir résoudre la question écologique, et moi-même j'imaginai qu'elle se réglerait comme celle de l'hygiène. Mais, à cette situation, s'est ajouté un déni de certaines élites qui ont rejeté le problème climatique. Ce négationnisme, qui a commencé dans les années 1980, a transformé une situation que la social-démocratie aurait pu résoudre en situation tragique. »

« Bruno Latour : la révolution a déjà eu lieu, elle s'appelle l'Anthropocène », article de Youness Bousenna, in *Socialter*, 11/02/2021 <https://www.socialter.fr/article/latour-revolution-anthropocene>

Si James se situe lui aussi très explicitement sur le fil du rasoir entre pessimisme et optimisme, entre la nécessité de combattre et la catastrophe toujours possible, il pose presque exclusivement la question en termes éthiques et personnels, et ce « pire » qui devrait faire face au « meilleur » reste chez lui un mal très abstrait. Si Dewey, lui, parle directement en termes sociaux et politiques et n'est pas si optimiste

qu'on le pense, il me semble qu'il est moins mu par une volonté de croire que par sa grande confiance en la démocratie. Pour trouver des appuis qui aident à penser politiquement l'envers de la médaille, qu'il s'agisse du mal, de la violence, du pur rapport de forces, de la dictature ou de la guerre, il faut chercher ailleurs, et, selon moi, c'est ce qui attirait Latour, toujours adepte de la contre-argumentation vigoureuse, chez les auteurs de la ligne sombre que j'évoquais. Il s'est forgé une sorte de couple contre-nature, des antagonistes dont chacun soit le contre-poison diabolique de l'autre : Schmitt contre Dewey, Dewey contre Schmitt... non pas pour concilier deux points de vue contradictoires – le démocrate et le tragique, comme il dit – mais avec le projet de n'en faire qu'un, même si cela implique une forte tension, pour redéfinir le politique par temps de dérèglement climatique.

Je ne prétendrai pas trancher sur cet aspect complexe de sa pensée, et il est vrai que vu la réputation sulfureuse de Schmitt, il affichait moins ostensiblement son intérêt pour lui que pour d'autres. Inversement, il ne serait pas honnête, dans un dossier sur son rapport au pragmatisme, de ne pas aborder ce contre-modèle qui l'a bien aidé à définir sa propre vision de l'action politique : comme le montrent Brice Laurent et Noortje Marres dans leurs contributions, qui posent toutes deux, mais en termes très différents, la question de la politique chez Latour face au nouveau régime climatique, la situation lui a offert sans qu'il l'ait voulu une confirmation sinistre de la politique des choses³⁵...

J'ai souvent discuté avec lui de l'attrait que l'intelligence térébrante de Schmitt exerçait incontestablement sur lui³⁶, sans que Latour n'excuse jamais l'ignominie du personnage, pas plus que, sur le plan théorique, il ne nie l'impasse où conduit la définition radicale du politique par Schmitt, acquise au prix d'une absence totale d'objet. J'en suis arrivé à l'idée qu'il se servait de Schmitt en retournant Schmitt contre lui-même : en en faisant son meilleur ennemi, taillé à sa mesure ! Un peu comme si Schmitt aidait Latour à soutenir Dewey, le pessimisme glaçant du premier palliant la confiance trop généreuse

du second – mais ce dernier, Dewey, restant son meilleur allié. Dans un de nos mails, en plaisantant (à moitié seulement, comme il se doit avec Schmitt) sur la possibilité que l'on puisse être à la fois deweyen et schmittien, je lui avais suggéré qu'il ne s'agissait pas d'un impossible compromis, que l'on ne pouvait être à 50% pour chacun d'eux : il était plutôt 100% les deux ! Au-delà de la formule, je pense qu'il y a là quelque chose de vrai : l'un et l'autre, « l'un contre l'autre », l'un seulement possible s'il y a l'autre. Dewey sans l'évidence démocrate qui annule l'ennemi, le combat, le risque de perdre, Schmitt sans le politique pur sans objet, sinon un territoire abstrait, sans débat, sans public, sans problèmes... résultat : chacun comblant un manque de l'autre, mais en même temps une compatibilité impossible à produire entre eux. C'est pourtant bien la direction qui paraissait le mieux ajustée à Latour pour reprendre pied dans un monde défait. Ni démocratie, ni politique pure³⁷, c'est face à ce défi que Latour nous laisse, pour entrer dans le nouveau régime climatique. La révolution a déjà eu lieu, elle est derrière nous, c'est celle qui a définitivement rompu l'équilibre de Gaïa. Nous en sommes à tâtonner pour gérer au mieux les conséquences d'une catastrophe déjà là...

CODA : « SAUVER LES MODERNES ! »

Derrière le mot sauver, on entend celui du salut, dont les connotations sont riches, entre le religieux et le politique, entre le geste le plus présent, comme un sauvetage en mer, et l'inquiétude la moins définissable qui soit sur notre avenir, et cela est vrai que l'on y pense en termes de survie du corps ou de l'âme. Le mot tire en effet vers la religion, mais sans doute moins vers le ciel que vers la terre, dont la politique n'arrive plus à prononcer le nom, au-delà de ce qui ressemble plutôt à un « sauve-qui-peut ». Bruno avait trouvé le mot juste. Parler de salut, c'est à la fois dire son inquiétude et refuser le renoncement. Au-delà de la couleur que l'on peut lui donner, cette attitude peut être comprise et recherchée par tous, par chacun de nous comme par un collectif – je ne dirais pas indépendamment de nos convictions religieuses, morales ou politiques, c'est plutôt l'inverse : elle est comme

leur soubassement commun, comme l'appel à vivre qui pousse à les élaborer (ou non), selon les modes le plus variés. Le pragmatisme s'est confronté directement à la question, en montrant que cette attitude est performative, au moins négativement : sans la « volonté de croire », la perte est assurée. C'est l'argument constant de James (1897/1916), mais aussi la clé de l'activisme de Dewey, et si Lippmann écrit *Le Public fantôme* (1925/2008), c'est avant tout pour nous alerter sur un usage déterministe et consensuel du suffrage, qui conduirait mécaniquement au meilleur choix possible, sinon au bonheur universel. Le mot salut, enfin, renvoie bien sûr à la figure du « prophète profane », si l'on peut dire, évoquée en début de cette introduction, à condition de ne pas en user pour renvoyer un chercheur à ses lubies mystiques ou sectaires, mais pour assumer plus clairement qu'il y a un « pour quoi » de son combat et de ses recherches, à tous les sens de ce dernier mot.

Pour conclure, Latour est bien, selon moi, un auteur politique de part en part, et c'est aussi sous cet angle que l'on peut le mieux comprendre sa relation au pragmatisme, un pragmatisme en actes, même et surtout si ces actes ont été des textes de philosophe, et non des actions d'homme politique. Il l'a été au sens de James pour l'action sans garantie, de Dewey pour les problèmes publics. Quant à l'autre ligne, la ligne sombre, je crois qu'elle lui a effectivement servi d'aiguillon pour ne pas oublier l'ennemi. Non pas tant celui que l'on connaît, que l'on a déjà identifié, nommé, qui nous sert trop facilement à nous rassurer et à nous mettre nous-mêmes dans le bon camp : le capitalisme, le bourgeois, l'extrême-droite, le raciste, l'homophobie et le macho, même si tous sont loin d'être vaincus. Non, l'autre ennemi, celui qui vient, mal identifié, brisant les alliances que l'on croyait les plus sûres, parfois déguisé comme le Démon en ami idéal – comme l'aspiration à une paix acquise sans en payer le prix, la confiance en la technique et les solutions qu'elle finirait toujours par apporter, ou encore, sur un sujet plus schmittien, la délégation des décisions politiques à une instance universelle³⁸.

Quant à lui, William James ne s'était guère préoccupé explicitement de politique, sinon en se mobilisant de façon viscérale contre l'impérialisme naissant des États-Unis³⁹. Pourtant, face à cette expérience inédite que le nouveau régime climatique nous force à regarder en face, pour éviter tant le défaitisme ou la complaisance pour l'Apocalypse qu'un auto-aveuglement qui permette de continuer comme si de rien n'était en faisant confiance à des solutions techniques, je concluais volontiers, pour ma part, cette présentation du symposium sur Latour et le pragmatisme en laissant de côté le mot même de pragmatisme, trop chargé d'ambiguïté et que James lui-même n'aimait guère, au profit d'une insistance très latourienne sur les « versions » plus précises qu'il défendait : l'empirisme radical (rien que l'expérience, mais toute l'expérience), le pluralisme (un feuilleté des divers modes d'existence, chacun dépendant des autres, mais avec son accent propre), et le méliorisme (une volonté de croire « performative », qui ne garantisse rien face à la catastrophe, mais sans laquelle nous n'avons rien qui l'empêche d'advenir). William James, un grand auteur politique ? Assurément, à condition qu'un autre grand auteur s'en empare pour repenser politique aujourd'hui. Par l'écrit, Bruno Latour est bel et bien un pragmatiste, comme tout pragmatiste devrait l'être : en actes, jugé à ce qu'il fait faire, et non à une quelconque orthodoxie.

BIBLIOGRAPHIE

- AKRICH Madeleine, CALLON Michel & Bruno LATOUR (dir.) (2006), *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*, Paris, Presses de l'École des Mines. En ligne : <https://books.openedition.org/pressesmines/1181?lang=fr>.
- BARTHE Yannick, DE BLIC Damien, HEURTIN Jean-Philippe, LAGNEAU Éric, LEMIEUX Cyril, LINHARDT Dominique, MOREAU DE BELLAING Cédric, RÉMY Catherine & Danny TROM (2013), « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 3 (103), p. 175-204. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-politix-2013-3-page-175.htm>.
- BLOOR David (1976/1991), *Knowledge and Social Imagery*, Chicago, The University of Chicago Press.
- BLOOR David (1999), « Anti-Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, 30 (1), p. 81-112, and « Reply to Bruno Latour », p. 131-136.
- BOLTANSKI Luc & Laurent THÉVENOT (1987/1991), *De la justification. Les Économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- CALLON Michel (2017), *L'Emprise des marchés. Comprendre leur fonctionnement pour pouvoir les changer*, Paris, La Découverte (version américaine révisée (2021) : *Markets in the Making: Rethinking Competition, Goods, and Innovation*, trad. Olivia Custer, ed. Martha Poon).
- CALLON Michel (2023), « Travailler au quotidien avec Bruno Latour », *AOC*, 13-14 février. En ligne : <https://aoc.media/opinion/2023/02/13/travailler-au-quotidien-avec-bruno-latour-1-2/> et <https://aoc.media/opinion/2023/02/13/travailler-au-quotidien-avec-bruno-latour-2-2/>.
- CEFAÏ Daniel & Joan STAVO-DEBAUGE (2021), « Politique de James. Recension du livre d'Alexander Livingston, *Damn Great Empires! William James and the Politics of Pragmatism* (2016) », *Pragmata, Revue d'études pragmatistes*, 4, p. 718-787. En ligne : <https://revuepragmata.files.wordpress.com/2021/10/18-pragmata-4-cefai-et-stavo.pdf>.
- CERTEAU DE Michel (1975), *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1927/2010), *Le Public et ses problèmes*, trad. Joëlle Zask, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1929/2014), *La Quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, Paris, Gallimard.
- FESTI Giacomo (2023), « Introduction au recueil des textes de François Bastide publiés dans *Actes sémiotiques* », *Actes sémiotiques*, 128. En ligne : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/7967>.
- GOMART Émilie & Antoine HENNION (1999), « A Sociology of Attachment : Music Amateurs, Drug Users », in John Law & John Hassard (dir.), *Actor Network Theory and After*, Oxford, Sociological Review and Blackwell, p. 220-247.
- HARTOG François (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.

- HENNION Antoine (1993/2007), *La Passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, Métailié.
- HENNION Antoine (2007), « Those Things that Hold Us Together », *Cultural Sociology*, 1/1 (éd. Inglis David & Robin Wagner-Pacifici), p. 97-114.
- HENNION Antoine (2013), « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements. Retour sur un parcours sociologique au sein du CSI », *Sociologies*. En ligne : <https://doi.org/10.4000/sociologies.4353>.
- HENNION Antoine (2018), « L'objet, la croyance et le sociologue. La sociologie de l'art comme œuvre à faire », *Transpositions. Musique et sciences sociales*, Hors-Série 1 (« Musique, histoire, sociétés »). En ligne : <https://doi.org/10.4000/transposition.1673>.
- HENNION Antoine (2022), « Un drôle de paroissien – sur Bruno Latour et la religion », *AOC*, 21 novembre. En ligne : <https://aoc.media/opinion/2022/11/20/un-drole-de-paroissien-sur-bruno-latour-et-la-religion/>.
- HENNION Antoine & Bruno LATOUR (1993), « Objet de science, objet d'art. Note sur les limites de l'anti-fétichisme », *Sociologie de l'Art*, 6 (« Œuvre ou objet ? »), p. 5-24.
- HENNION Antoine & Bruno LATOUR (1996), « L'art, l'aura et la technique selon Benjamin, ou comment devenir célèbre en faisant tant d'erreurs à la fois... », *Cahiers de médiologie*, 1, p. 234-241.
- JAMES William (1892/2003), *Traité de psychologie*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- JAMES William (1897/1916), *La Volonté de croire*, trad. Loÿs Moulin, Paris, Flammarion.
- JAMES William (1907/2007), *Le Pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, préf. de Stéphane Madelrieux, trad. Nathalie Ferron, Paris, Champs/Flammarion.
- JAMES William (1912/2005), *Essais d'empirisme radical*, Paris, Agone (rééd. 2007, Paris, Champs/Flammarion).
- LAPOUJADE David (1997), *William James. Empirisme et pragmatisme*, Paris, Presses universitaires de France (rééd. 2007, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond).
- LATOUR Bruno (1984/2001), *Les Microbes : guerre et paix*, suivi de *Irréductions*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (1991/2006), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (1993), « Le topofil de Boa Vista. La référence scientifique : montage photo-philosophique », in Bernard Conein, Nicolas Dodier & Laurent Thévenot (dir.), *Les Objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons Pratiques », 4), p. 187-216. En ligne : <https://books.openedition.org/editionsehess/9918>. (Repris dans *Petites leçons de sociologie des sciences* (2007), Paris, La Découverte, p. 171-225.)

- LATOUR Bruno (1999a), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (1999b), « On Recalling ANT », *Sociological Review Monograph Series*, 47, (Special Issue, « Actor Network Theory and After », éd. John Law & John Hassard), p. 15-25.
- LATOUR Bruno (1999c), « For David Bloor... and Beyond : A Reply to David Bloor's "Anti-Latour" », *Studies in History and Philosophy of Science*, 30 (1), p. 113-129.
- LATOUR Bruno (2002), « Body, Cyborgs and the Politics of Incarnation », in Sean T. Sweeney & Ian Hodder (dir.), *The Body*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 127-141.
- LATOUR Bruno (2005), « From Realpolitik to Dingpolitik or How to Make Things Public », in Bruno Latour & Peter Weibel (dir.), *Making Things Public : Atmospheres of Democracy*, Karlsruhe, Zentrum für Kunst und Medientechnologie (ZKM)/Cambridge, Mass., The MIT Press, p. 2-33.
- LATOUR Bruno (2006), *Changer de société – refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (2012a), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (2012b), « Biographie d'une enquête. À propos d'un livre sur les modes d'existence », *Archives de philosophie*, 75 (4), p. 549-566.
- LATOUR Bruno (2015), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- LATOUR Bruno (2017), *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (2021), « How to Remain Human in the Wrong Space? A Comment on a Dialogue by Carl Schmitt », *Critical Inquiry*, 47 (4), p. 625-803.
- LATOUR Bruno (2022), *Cahiers d'un géopathe*, texte inédit.
- LATOUR Bruno, avec Amina SHABOU (1974), *Les Idéologies de la compétence en milieu industriel à Abidjan*, mémoire pour l'ORSTOM, Sciences humaines, série études industrielles, 9.
- LATOUR Bruno & Paolo FABBRI (1977), « La rhétorique de la science », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13 (1), p. 81-95.
- LATOUR Bruno & Steve WOOLGAR (1979/1986), *Laboratory Life : The [Social] Construction of Scientific Facts*, Princeton University Press, Princeton (trad. fr. *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques* (1988), Paris, La Découverte).
- LATOUR Bruno & Françoise BASTIDE (1986), « Writing Science – Fact and Fiction », in Michel Callon, John Law & Arie Rip (dir.), *Mapping the Dynamics of Science and Technology*, Londres, Macmillan, p. 51-66.
- LATOUR Bruno & Nikolaj SCHULTZ (2022), *Mémo sur la nouvelle classe écologique. Comment faire émerger une classe écologique consciente et fière d'elle-même*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.

- LIPPMANN Walter (1925/2008), *Le Public fantôme*, préf. de Bruno Latour, trad. Laurence Decréau, Paris, Demopolis.
- MADELRIEUX Stéphane (2008), *William James. L'attitude empiriste*, Paris, Presses universitaires de France.
- RABEHARISOA Vololona & Michel CALLON (1999), *Le Pouvoir des malades. L'Association française contre les myopathies et la recherche*, Paris, Presses des Mines.
- SCHMITT Carl (1963/1972), *Théorie du partisan*, Paris, Calmann-Lévy (rééd. Champs/Flammarion, 1992/2009).
- SERRES Michel (1977), *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*, Paris, Minuit.
- SIMONDON Gilbert (1958), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.
- STENGERS Isabelle (1996), *Cosmopolitiques*, tome premier, *La Guerre des sciences*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- STENGERS Isabelle (2020), *Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.

NOTES

1 Michel Callon vient de publier en deux volets sur AOC un beau texte sur leur parcours commun, paru les 13-14 février 2023 : <https://aoc.media/opinion/2023/02/13/travailler-au-quotidien-avec-bruno-latour-1-2/> et <https://aoc.media/opinion/2023/02/13/travailler-au-quotidien-avec-bruno-latour-2-2/>.

2 Cf. *infra*, note 14 de l'introduction du dossier.

3 Son décès a suscité un grand nombre d'hommages et de réactions, reprenant au passage de façon plus ou moins heureuse son trajet. L'un des résumés le plus pertinents selon moi est celui de Laurent Jeanpierre, « Bruno Latour : la destitution des Modernes », in *En attendant Nadeau, Journal de la littérature, des idées et des arts*, 19/10/2022, www.en-attendant-nadeau.fr/author/laurent-jeanpierre/.

4 Sur cette influence, cf. l'article de Louis Quéré dans ce dossier.

5 Cf. *Actor-Network Theory and After*, publié en 1999 à la suite d'un colloque très mouvementé. Dans ce recueil, Latour s'est lui-même moqué avec humour du sigle, dont tous les mots étaient trompeurs, « y compris le trait d'union » : le mot acteur s'opposait à l'idée d'actant (tirée de Greimas) et d'une *agency* distribuée, le réseau suggérait un tissu homogène et non la multiplicité d'associations hétérogènes, l'ANT n'était pas une théorie mais une méthode pour

aborder un terrain. Et la traduction en français, qui aurait dû mettre l'adjectif après le nom, redoublait l'équivoque : *Actor-Network* aurait dû être traduit par « Réseau-Acteur ». Le jeu de mot sur la fourmi était cher payé sur le plan de la rigueur, mais, même et surtout polémique, il a payé côté célébrité...

6 C'est ce dont parle Latour dans le texte que j'ai mis en exergue, à propos des enquêtes « Où atterrir ? » faites en région.

7 Il commente ainsi, dans la préface de *Le Pragmatisme* (1907/2007 : 54), la fameuse sixième leçon : « Conception pragmatiste de la vérité ». James y développe sa thèse sur la « véri-*fiction* » : « La vérité vient à l'idée. Celle-ci devient vraie, les événements *la rendent vraie*. » (*Ibid.* : 226).

8 Après avoir supprimé « social » dans la réédition anglaise, le titre français, en 1988, dit « production des faits scientifiques », et non plus « construction sociale ».

9 Tenons-nous notre puissance de la raison du plus fort, ou de la force de la raison, c'est le paradoxe dualiste indécidable de la critique infinie des « modernes » par eux-mêmes.

10 Le GSPM, qui avait lancé le label « sociologie pragmatique » (l'adjectif, qui venait en fait de la pragmatique de l'énonciation, avait alors surtout

servi à se démarquer de la sociologie critique de Pierre Bourdieu), puis le LIER qui en est issu, un centre dont les membres avaient écrit, en 2013, un « mode d'emploi » pour une sociologie pragmatique et ont vite admis leur peu de liens au pragmatisme historique des fondateurs, et plutôt parlé d'une « sociologie des épreuves ». Sur ce parcours, cf. Hennion (2013).

11 Au contraire, dès qu'il s'agissait de parler sociologie, Karsenti a ressenti combien Latour ne l'écoutait plus : définitivement mis dans la peau de Durkheim, Latour jouant le rôle de Gabriel Tarde (comme ils l'ont effectivement fait à Cerisy en juin 2007 : www.ccic-cerisy.asso.fr/latour07.html#Theatre), il était réduit au rôle de mannequin-cible sur qui charger dans un tournoi ! Tarde était sans doute le seul sociologue que Latour ait vraiment respecté, tout en pleurant sa défaite.

12 L'expression était tirée d'Algirdas Greimas et de la longue fréquentation de Latour avec Françoise Bastide, avant la mort précoce de celle-ci en 1987. Le premier article de Latour, paru dans *Actes de la recherche*, avait été co-écrit avec Paolo Fabbri (1975). Mais Latour a très vite précisé qu'autant la notion d'actant lui était précieuse, autant la sémiotique lui semblait un outil incapable de rendre compte de « la chaîne de transformations qu'implique la pratique expérimentale : "Cette expérience n'est pas encore intégrée dans le cadre de la sémiotique et, pour le dire de manière provocante, je

pense que la sémiotique est très mal équipée pour traiter cette question de la chaîne référentielle (Latour, 2011 : 7)" ». Cette remarque est tirée d'un bel hommage rendu à Françoise Bastide par Giacomo Festi à l'occasion de la reprise des textes qu'elle a publiés dans *Actes sémiotiques* (n° 128, 2023, www.unilim.fr/actes-semiotiques/7967). Comme il le dit clairement ici, Latour n'a pas été plus sémiologue que sociologue – un point que Louis Quéré va discuter. Si ces « régimes », et donc ensuite les modes d'existence, viennent bien de la sémiotique, c'est pour les extraire du seul langage et reformuler une conception moins passive des choses, celles-là même auxquelles le pragmatisme de James redonnait justement une étrange capacité à « se faire ». Cela confirme l'idée qu'il recherchait un feuilleté pluraliste respectant des réalités plurielles mais connectées, une idée en effet très jamesienne sans qu'il le sache encore...

13 Leur étroite collaboration s'est d'ailleurs distendue vers la fin des années 1980, lorsque l'un a accentué son intérêt pour les organisations réflexives (sur le cas de l'AFM, l'Association française contre les myopathies, Rabeharisoa & Callon 1999) et la construction des marchés (Callon, 2017/2021), et l'autre a voulu étendre leurs analyses à d'autres domaines que la science et les techniques, d'abord au droit, à l'art, à la religion, et bientôt au climat. C'est aussi vers 1985 que Latour a commencé son long dialogue avec Isabelle Stengers.

14 Il y a bien dans ce projet un écho des « cités » de Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1987), un travail portant lui aussi sur la pertinence de ce qui fait une différence en situation. Il serait intéressant de mettre en regard cités et modes d'existence : effort analytique, vertical, allant de bas en haut, pour définir une structure cohérente de cités ; effort pluraliste, horizontal, décrivant un feuilleté toujours à réarticuler de couches de réalité interdépendantes, pour définir les modes ? Mais Latour ne cherche plus à fournir la « grammaire » d'un monde pluriel, il déploie l'ontologie pluraliste d'un monde défait, se demandant comment le sauver.

15 Latour a effectivement mobilisé plusieurs chercheurs pour créer un site où chacun puisse prolonger l'enquête et faire ses propositions, ensuite discutées par le collectif (modesofexistence.org/#the-project/).

16 C'est ce que lui offrait déjà le CSI. Loin d'être le maître à penser du centre, comme cela se passe souvent avec les *big names*, Bruno me disait qu'il ne craignait rien plus que la discussion de ses écrits au CSI : il savait qu'on ne lui passerait pas une virgule ou un raccourci trop rapide... mais c'est ce qu'il a toujours recherché, et qu'il a aimé aussi chez Stengers : les disciples disciplinés n'apportent rien.

17 Parmi ses favoris, il y a peu de sociologues, alors que pour nous, au CSI, Erving Goffman et Isaac Joseph

avaient été nos initiateurs : pour lui, c'était plutôt des anthropologues précurseurs sur le climat comme René Dumont, ou, sur la technique, André Leroi-Gourhan et André-Georges Haudricourt.

18 Merci à Madeleine Akrich de m'avoir signalé ce qu'il écrit en mars 1998 à propos de l'empirisme radical, en note à la fin de « Jusqu'où faut-il mener l'histoire des découvertes scientifiques ? », l'une de ses *Chroniques d'un amateur de sciences* : « L'expression est de William James dans *Essays in Radical Empiricism* (1912). Un éblouissant petit livre de David Lapoujade, *William James. Empirisme et pragmatisme* (1997), contribue de façon décisive à réhabiliter la pensée de ce penseur majeur dont les successeurs avaient à tort dilapidé l'héritage. » Ce n'est pas un hasard si c'est justement la chronique qui, intitulée « Ramsès II, tombé malade 3 000 ans après sa mort », pose en termes très jamesiens le problème du présent, à propos du pharaon mort « de la tuberculose », pourtant « inconnue » en son temps. Je reviens plus bas à propos de Certeau sur ce « présentisme », très différent de sa version critique relevant la part d'arbitraire d'un passé historique invoqué pour penser, ou panser, les « obsessions » de notre présent (Hartog, 2002).

19 Cela fait penser à la remarque sarcastique de James sur la philosophie académique, qui « ressasse simplement des choses écrites par des professeurs à l'esprit

poussiéreux sur ce que d'autres professeurs ont pensé avant eux » (James, 1907/2007 : 179).

20 Machiavel-Hobbes-Lippmann-Schmitt, je reviendrai sur cette sorte de ligne de contrepoint plus sombre chez Latour (il avait été aussi un fan de Nietzsche, dans sa jeunesse). Outre sa ferveur pour Spinoza et Leibniz, celle ligne a toujours accompagné comme une basse fondamentale moins visible, mais fondatrice, celle de la voix principale, Tarde-James-Whitehead-Souriau... Sur ce point, voir dans ce dossier la contribution de Brice Laurent, qui parle de « conflits constitutionnels », et la proposition politique radicale de Noortje Marres.

21 Latour, « Si l'on parlait un peu politique? », *Politix*, 58, 2002 : 143-166, n. 7.

22 Il est d'ailleurs facile, comme pour Whitehead, de lire là les traces des discussions serrées qu'il a eues avec ce que j'ai appelé le clan des Belges : Isabelle Stengers, Didier Debaise et les membres du GECO (Groupe d'études constructivistes), ou encore Vinciane Despret.

23 *Body and Society*, 10 (2-3), 1999 : 206.

24 In *Essais d'empirisme radical*, 2005 : 126 (trad. modif., orig. : « *Our body itself is the palmary instance of the ambiguous* », *Essays in Radical Empiricism*, 1912 : 153). Vu mes travaux sur la musique, qui ont permis de nombreux échanges entre nous pour comparer le statut des médiations en

art et de la traduction en science, je ne résiste pas au plaisir de signaler cette autre citation de James par Latour, à la suite d'une mention plus inattendue de sa part sur le rôle de la dominante en musique (« Pratiques cosmopolitiques du droit », *Cosmopolitiques*, 8, 2004 : 40) : « Une telle approche, assez inhabituelle, je le reconnais, revient à donner un fondement empirique à l'intuition foudroyante de William James : "Nous devrions parler d'un sentiment de *et*, d'un sentiment de *si*, d'un sentiment de *mais*, et d'un sentiment de *par*, aussi spontanément que nous parlons d'un sentiment de bleu ou de froid" (James, *Traité de psychologie*, 1892/2003 : 118). » La philosophie se joue sur les prépositions, comme les clés en musique – même si, à vrai dire, la sentence a techniquement plus de pertinence en philosophie qu'à propos de l'accord de dominante qui gouverne le système tonal, reste qu'en matière de musique, l'idée que l'envoi « vers » une note compte plus que la note elle-même est très juste et suggestive... Je conclusais sur ce mode à propos du dernier choral écrit par Bach, dans *La Passion musicale* (1993/2007 : 338).

25 La querelle dite de la musique baroque, dans les années 1970-1980, mêlant goûts, technique et histoire, m'avait permis de montrer que rien n'est plus moderne que le retour au passé. Si cette musique était jouée – très bien – « comme on jouait à l'époque », c'est bien dans la nôtre qu'elle était aimée et vendue : un « monde de la musique » désormais

autonome, centré sur l'amateur et gouverné par l'enregistrement, aussi distant que possible de celui des XVII^e et XVIII^e siècles, mais qui pouvait d'autant plus en apprécier les charmes (Hennion, 1993/2007).

26 La musique aide à saisir par les sens combien la répétition à la Péguy n'a rien d'un rabâchage, et aussi que le fait qu'elle se transmette par une partition n'implique pas qu'elle ne soit que du texte, mais qu'une partie d'elle se transmet dans le temps et l'espace : vous avez dit « mobiles immuables » ? Le contraste entre science et musique nous a beaucoup servi, au moment où nous discutons d'inscriptions, de traduction et de médiation (Hennion, 2013), moins pour appliquer la sémiotique que pour la généraliser, et étendre la puissance de ses propositions au-delà de leur seule application aux textes.

27 Disons, sans les dévaloriser, des livres comme *La Culture au pluriel* (1974), *L'Ordinaire de la communication* (1983), ou même *L'Invention du quotidien* (1980), par rapport à *L'Écriture de l'histoire* (1975) ou *La Fable mystique* (1982).

28 Il l'a d'ailleurs éprouvé en direct, lorsque dans l'autre sens les hommes politiques l'ont contacté : les relations se sont toujours assez mal passées, avec Yannick Jadot, avec Anne Hidalgo, avec Emmanuel Macron, avec d'autres. Beaucoup ont voulu le mettre dans leur poche, mais conseiller du prince, c'était une tout autre position.

29 Ces sympathiques [MOD] mis entre crochets, ésotériques mais efficaces pour interroger leur portée, sont aussi la preuve qu'il s'agit d'une œuvre à faire, à condition qu'elle échappe à son maître : on voit mal d'autres auteurs les mobiliser sans avoir l'impression de frankensteiniser leur langue, ou pis, de paraître appartenir à une secte !

30 Je plaide pour ma chapelle, j'ai moi-même longtemps travaillé sur cette notion à partir des pratiques amateurs (Gomart & Hennion, 1999 ; Hennion, 1993/2007), et elle nous a fait beaucoup discuter ensemble (Hennion & Latour, 1993, 1996). Quant à elle, Isabelle Stengers relève aussi dans son texte la prudence excessive de Latour lorsqu'il aborde l'économie à partir de ces trois modes, sans nommer le capitalisme.

31 Bien au-delà du [POL] de l'*Enquête*, le mot politique est omniprésent dans les titres d'écrits de Latour : il serait plus court de faire la liste de ceux où il n'est pas. Nombre des concepts qu'il a mobilisés y renvoient aussi : « géopolitique », « cosmopolitiques », « parlement des choses », atmosphères de la politique...

32 Latour a repris sur le tard avec Nicolas Schultz (2022) la façon dont Norbert Elias redéfinissait les classes sociales, insistant sur la « fierté » qu'un combat donne, et qui lui permet d'entraîner les autres classes. Le double geste de certains écologistes, brandir d'une main la science et les chiffres incontestables,

de l'autre la peur et la culpabilisation, l'a fait vite se démarquer d'eux, tout en soutenant leur combat.

33 Les deux derniers textes du symposium, ceux de Brice Laurent et de Noortje Marres, interrogent directement le sens et la possibilité d'une politique d'après le basculement climatique.

34 Les années 2017-2021 de la présidence Trump.

35 Ce symposium se conclut précisément avec un important dossier spécial sur la *Dingpolitik* : c'est le titre de l'introduction de Latour à son exposition « Making Things Public » de 2005 à Karlsruhe, que Daniel Cefaï a traduite, et qu'il discute ensuite en profondeur.

36 Voir son long commentaire sur l'étonnant dialogue inventé par Schmitt entre un savant, un manager et un historien (Latour, 2021). Il trouvait sidérante la capacité prédictive de la *Théorie du partisan* (1963/1972), décrivant non seulement la nouvelle forme des guerres post-coloniales, mais les raisons de l'impuissance de la diplomatie actuelle.

37 On peut penser que c'est cette opposition qui est première, et sa projection sur le contraste Dewey-Schmitt seconde. Il en va de même à propos des auteurs pragmatistes : si j'ai plaisanté avec le trio du bon, de la brute et du truand, c'est sans doute que, dans ses propres textes,

Latour s'est plus servi de ce trio pour incarner ses dilemmes qu'en lecteur scrupuleux des leurs. Car sur le fond, pourquoi ne pas voir Lippmann, le digne élève de James, en libéral très malin, provocateur et un peu anarchiste plutôt qu'en pessimiste, et ce critique de l'irréalisme des élections en réformiste ? Quant à Dewey, s'il défend bien un mode démocratique de faire société, ce réformateur suractif semble souvent tout aussi inquiet que James. Le contraste entre eux tient sans doute plus à des styles très différents, la plume acérée de James sachant constamment faire sentir le tragique : comme un clignotant rouge, elle place sans cesse le lecteur sur le fil du rasoir, au lieu de vouloir l'éduquer.

38 Dans *Face à Gaïa* (Latour, 2015, 7^e conférence : 186), il accuse les climatosceptiques d'être « sinon des criminels, en tout cas, nos ennemis ». Et, en août 2022, dans les *Cahiers d'un géopathe* mis en exergue de cette introduction, il écrit « Voilà ce qui se passe quand on n'est plus capable de mener la vraie guerre en désignant l'ennemi : on doit se contenter de "guerres culturelles" – *cultural wars* dans l'original. Une guerre de symptômes ! »

39 Voir la recension du livre d'Alexander Livingston, *Damn Great Empires! William James and the Politics of Pragmatism* (2016) dans *Pragmata* (Cefaï & Stavo-Debauge, 2021).